

**REQUIEM
POUR UN JOUEUR**

REQUIEM POUR UN JOUEUR

Mise en page : Studio Locus Solus
Impression : CPI, Saint-Amand-Montrond (Cher)
Dépôt légal en cours

ISBN 978-2-36833-170-5
Copyright Locus Solus, 2017

Les textes et illustrations de cet ouvrage sont protégés.
Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle,
par quelque procédé sans autorisation expresse de l'éditeur
est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée
par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

LOCUS-SOLUS.FR

**ERWAN
LE BIHAN**

**LOCUS
SOLUS**

« ...quand on est raisonnable, le cœur de marbre, froid et surhumainement prudent, alors on peut à coup sûr, sans l'ombre d'un doute, gagner tout ce qu'on veut. »

Fédor Dostoïevski, Lettre à sa femme du 18 mai 1867

« ça va comme si on allait vraiment »

Antoine Emaz

AOÛT

1

J'avance d'un pas, sors de la pénombre, me rapproche de la vitre pour admirer le reflet que me renvoie le verre teinté, visagevisage fraîchement rasé, toison brune, drue, parsemée de quelques cheveux gris, rares, épars, traits à peine marqués, malgré la quarantaine dépassée, costume-cravate rétro, coupe slim, coton stretch, agencement subtil des tons, distinction, élégance. Je pousse le regard plus loin. De derrière la vitre, dans la lumière matinale, je domine une place balayée par des courants d'air, un tourbillon têtue, qui file entre les parois de verre, fait tinter les amarres du mobilier urbain comme les drisses de voiliers à quai. L'esplanade devant la banque prend des allures de boule à facettes géante, fines variations chromatiques sur les dalles opalines, reflets d'une myriade de fenêtres alentour, mer d'huile scintillant sous le blanc strié du ciel. De mon promontoire, j'observe le va-et-vient des employés sur le parvis, les retardataires qui défient la pesanteur, glissent sur l'asphalte, allongent le pas, plongent vers le sas d'entrée, avant que les allées et venues dans les travées, sous les arcades métalliques, ne s'espacent. Depuis quelques années, j'ai

pris l'habitude de savourer ces longues minutes contemplatives avant d'ouvrir un quelconque dossier.

Debout derrière la vitre, immobile, le regard perdu au loin, je pense à mon plan de carrière, au bureau que je convoite à l'étage supérieur, l'aile sud du siège de la banque, panorama splendide sur la banlieue à perte de vue. Surface doublée, deux grandes baies vitrées et un fauteuil Standing Futura en cuir noir, doté d'accoudoirs, occupé pour quelques mois encore par un futur retraité, l'adjoint à la direction des ressources humaines. Si tout se déroule comme je l'entends, j'emmènerai là-haut avant la fin de l'année. Et je me demande si tout ça va me manquer, si je regretterai de ne plus pouvoir observer les déambulations en bas sur l'esplanade, foulées empesées, pas engourdis, brusques vertiges, projections évanescentes à la surface des fontaines en béton, visages saisis dans leur férocité ou dans leur peur.

Mes pensées se focalisent ensuite sur un dénommé Patrice Dauvergne, le responsable du recrutement, un intrigant qui a l'audace de briguer le poste, qui manifeste le désir de s'asseoir dans le fauteuil Standing Futura en cuir noir que j'estime me revenir de droit. La direction générale hésite, tergiverse et je m'impatiente.

Ma première confrontation avec Dauvergne, il y a dix ans, a viré au cauchemar. À l'époque, j'étais pressenti pour occuper le poste de responsable des entretiens professionnels. Je travaillais dans une succursale de la Seine-Saint-Denis. J'étais recommandé par le directeur

de l'agence. Dauvergne m'a reçu au siège dans le cadre d'un entretien de promotion interne. Persuadé que le poste ne pouvait m'échapper, je suis arrivé au rendez-vous confiant. Trop confiant au goût de Dauvergne. Qui a pris mon assurance pour de l'arrogance. Ce qui aurait dû être un simple entretien de motivation s'est transformé en parcours du combattant. Dauvergne m'a cuisiné. Il a déroulé une batterie de tests à ce point démesurée que je me suis demandé si certains des questionnaires n'avaient pas été conçus le jour même, dans le seul but de me mettre au supplice. Après cinq heures de harcèlement psychologique, Dauvergne a émis un avis négatif. Le test de graphologie n'a pas joué en ma faveur. Je me suis résigné à le passer sans lui accorder davantage de crédit qu'à une enquête astrologique dans un magazine. Les résultats ont ébauché le portrait d'un jeune homme immature, émotif, psychologiquement instable, impulsif. En rentrant à la succursale, je me suis plaint des pratiques de Dauvergne. Le directeur de l'agence a insisté auprès de Paul Nox, le directeur des ressources humaines, pour que je sois tout de même promu. Depuis, je nourris une haine viscérale pour Dauvergne. Et comme il n'est pas facile d'aimer les gens qui vous haïssent, Dauvergne me le rend bien.

Quand je réfléchis à cette aversion, à sa dimension instinctive, j'y flaire une tension liée à nos origines sociales. Dauvergne est issu d'un milieu aisé. Il a grandi dans la banlieue boisée à l'ouest de Paris. J'ai poussé

dans les coulées semées de béton, loin du périphérique, au nord-est de la capitale. Dès nos premiers échanges, les différences se sont exprimées. Les choix vestimentaires, la manière de porter le corps ou d'articuler les mots les plus courants. Notre mise en présence physique a stimulé les réponses primaires, les réflexes de classes. Les poils des bras se sont hérissés. Postures figées, crispations. Les voix ont perdu des tonalités. Deux spécimens issus de mondes compossibles, conciliables mais qui, pour coexister, demandent de la prévenance, de la vigilance. Des efforts d'adaptation, de traduction des codes.

2

J'éteins l'ordinateur, m'étire, tente vainement de contenir un bâillement. Au loin, le soleil s'enfonce dans Paris, la grosse boule rouge avalée par le nuage poisseux, l'épais rideau d'azote qui monte de la ville les jours de grande chaleur. Je glisse l'ordinateur portable dans la sacoche, enfile ma veste et m'apprête à quitter le bureau quand mon regard est de nouveau attiré par le reflet dans la vitre. Le spectacle s'avère moins réjouissant qu'il ne l'était ce matin, le front est plissé, les pommettes s'affaissent, les orbites autour des yeux se sont creusées, les joues, les paupières, le menton, tout le visage paraît empesé. Absorbé dans la contemplation des ravages d'une journée de travail, je ne perçois pas le glissement s'opérer, l'attention se détourner. Je me surprends à

penser à cette photocopie que je garde soigneusement pliée dans mon portefeuille. J'y pense soudain avec une acuité que je ne m'explique pas.

Je me dirige vers les ascenseurs à travers les couloirs déserts. Je passe aux lavabos, y rince ma tasse à café et m'asperge le visage d'eau fraîche. En actionnant le souffleur d'air, je pense encore à la photocopie du récépissé de Loto sportif, au point que je suis maintenant incapable de me concentrer sur autre chose.

La rame de métro est bondée. La chaleur, accrue par la promiscuité, devient insupportable. Le rouleau compresseur des heures de pointe, refrain de l'impitoyable rengaine. Un grand type aux allures nordiques, coiffé d'un casque audio décoré d'une tête de mort stylisée, balance la tête en rythme. Le son du lecteur MP3 grésille à mon oreille. Je reconnais les petites phrases musicales de Massive Attack. Au prix d'efforts surhumains, j'extirpe mon portefeuille de la poche intérieure de ma veste. Je contemple longuement la photocopie, celle du ticket de Loto, avec ces signes ésotériques imprimés au recto, des 1, des N ou des 2 en face du nom des clubs de football. Je relève un instant la tête. De l'autre côté de la rame, une brune élancée, avec un joli tatouage en forme de hérisson dans le cou, m'offre un sourire avenant. Mais je reste de marbre. Mon esprit est ailleurs. Pourquoi ce ticket m'obsède-t-il à ce point ? Pourquoi cette pensée est-elle associée à une excitation dont je suis incapable de déterminer la nature ?

Avant le déjeuner, j'ai retrouvé cette copie de ticket dans mon portefeuille. Essayant d'en déterminer la provenance, je me suis revu la veille, au sortir du métro, marchant à l'ombre des colosses haussmanniens du boulevard, quand soudain j'ai entendu des voix me héler de l'intérieur d'un bar, le « Balto ». Je suis entré saluer de vieux amis de lycée, Pierre et Manolo, perdus de vue depuis belle lurette. Ils se sont installés récemment dans le quartier, un squat ouvert dans un immeuble désaffecté, à quelques blocs à peine de mon appartement. J'ai bu quelques bières en leur compagnie avant que Patrick, le barman, ne nous entreprenne. Chemise Hawaï à fleurs, avec des airs de mafioso du dimanche, il nous a proposé de participer à un Loto sportif. Pierre et Manolo ont décliné. Sous l'effet d'une impulsion dont je ne distingue plus très bien les contours, j'ai accepté de participer. J'ai glissé à Patrick un billet de vingt euros et il m'a confié la photocopie de nos mises.

Ce midi, j'ai lancé le moteur de recherche sur la piste football, en quête des résultats des matchs sur lesquels nous avons parié. Les algorithmes de Google se sont montrés familiers de ce genre de sollicitation. Des temps de réponse prodigieux. J'ai senti le trac en ouvrant la page vers laquelle je venais d'être routé. La décharge d'adrénaline n'a pas duré longtemps. Je n'avais que douze résultats de bon sur les quatorze nécessaires pour remporter le gros lot. Mais douze sur quatorze, j'ai trouvé ça encourageant. La page en question affichait

aussi les rapports du premier rang. Pour un joueur qui a pronostiqué les quatorze bons résultats, les gains se chiffraient à deux cent cinquante mille euros.

Les portes de la rame tentent vainement de se refermer, bloquées par quelques passagers qui ont cru possible de compresser un peu plus les corps aux supplices d'un wagon déjà saturé. Impossible de chasser ces pensées obsédantes. Impossible de s'en défaire. Je dégage ma main d'entre deux ventres moites pour m'éponger le front. Les pensées se précisent, se clarifient, révèlent le motif des puissances qui me troublent. Je prends conscience qu'il aurait suffi de cocher quelques cases différemment, de noircir deux autres petits carrés sur le bulletin multicolore, pour rafler plusieurs centaines de milliers d'euros.

Les portes s'ouvrent brusquement. Je manque de tomber sur le quai. En me redressant, je suis rafraîchi par un courant d'air opportun qui balaie la station. Je range avec soin la copie du ticket dans mon portefeuille. En sortant dans la rue, je sens une tension dans la poche intérieure de ma veste, comme si le bout de papier du Loto se rappelait déjà à mon bon souvenir.

Derrière la vitre, dans la lumière vacillante – inflexions abruptes d'un ciel orageux – je me tiens debout, immobile, fidèle à mon poste d'observation

matinal. Entre deux gorgées de café tiède, je scrute l'esplanade, ravale la bouffée d'angoisse que je sens poindre. Si le temps a passé, il m'est toujours difficile de plonger le regard d'un promontoire sans frémir, sans avoir à contenir les visions macabres qui m'assaillent. Étudiant, ma vie a été marquée par un séisme. Pendant les années de fac, j'ai partagé un appartement avec un peintre particulièrement doué, Thomas, qui m'initiait aux subtilités de son art. Enfant unique, j'avais trouvé là le grand frère secrètement désiré. Nous projetions tous deux de vivre de la peinture, nous nous imaginions en artistes reconnus, célèbres. Mais Thomas, fragile, tourmenté, ne supportait pas le mépris affiché des galeristes, le refus systématique qu'on lui opposait lorsqu'il cherchait à exposer. Un matin de décembre, ouvrant la fenêtre de la chambre pour admirer les quelques flocons qui tombaient ce jour-là sur Paris, je me sentis défaillir en découvrant, cinq étages plus bas, une masse informe, corolle géante fraîchement éclosée, auréolée de tâches sombres, le corps de Thomas en effroyable joyau serti dans la neige maculée de sang. mépris affiché des galeristes, le refus systématique qu'on lui opposait lorsqu'il cherchait à exposer. Un matin de décembre, ouvrant la fenêtre de la chambre pour admirer les quelques flocons qui tombaient ce jour-là sur Paris, je me sentis défaillir en découvrant, cinq étages plus bas, une masse informe, corolle géante fraîchement éclosée, auréolée de tâches sombres, le corps de Thomas en effroyable joyau serti

dans la neige maculée de sang.

Thomas s'est défenestré quelques jours avant l'anniversaire de ses vingt-cinq ans. Le suicide de mon colocataire et ami est à l'origine d'une déflagration dont je ressens encore aujourd'hui l'onde de choc.

Un peu avant neuf heures, je me mets au travail, m'attelle au dossier « synthèse des entretiens annuels ». Il me reste un peu plus d'une semaine avant la *dead line*. Mais je serai, d'ici là, contraint d'assister à des réunions interminables, prévues de longue date. J'imprime le tableau des corrélations où s'affiche la photographie du moral des salariés, résultats des entretiens annuels bientôt projetés sur un graphique, sorte d'étalon du climat social qui règne dans chacune des régions où se ramifie notre réseau d'agences. C'est le document qui suscite, entre tous, l'intérêt des directeurs régionaux mais aussi d'une grande partie des cadres et des employés. Les commentaires fusent lors de la convention annuelle, l'occasion trop belle de railler les collègues de la région d'à côté, de se laisser aller à quelques saillies de racisme ordinaire. Il faut donc en vérifier les données avec soin afin que les diagrammes ne soient pas sujets à caution. La concurrence entre les directions régionales est féroce. Elles constituent un tremplin idéal pour les postes de la direction générale.

J'ai du mal à me concentrer. Le tableau s'étale devant moi depuis une dizaine de minutes. Je n'ai pas rédigé une seule ligne d'analyse. Ce matin, les chiffres ne m'ins-

pirent pas, une série de signes avec laquelle je ne me trouve aucune affinité. J'ouvre Google pour retourner sur le site de résultats sportifs découvert la veille. Des bannières publicitaires, sur la page d'accueil, m'intriguent.

Je passe les heures suivantes à explorer les sites des annonceurs de ces pages de résultats sportifs. Je suis routé vers des sites de jeux, plus précisément de paris. Une offre d'une profusion hallucinante. Au fil de mes pérégrinations, je découvre que je peux miser sur l'évolution minute par minute du CAC 40, mais aussi sur un match de badminton ou de cricket à l'autre bout du monde. Ou sur le nombre de buts que marquera une équipe de football entre la quinzième et la trentième minute du match qui se jouera ce soir. Je peux parier sur le nom des buteurs mais aussi sur le fait qu'un joueur sera averti d'un carton jaune. Et sur la quantité finale de points d'un match de basket-ball, plus ou moins cent vingt points. Le champ semble infini. Ouvrir un compte sur un de ces sites est simplissime. Des bonus assurent le remboursement de la première mise en cas d'échec.

Je me remets au travail mais ne réussis pas à me concentrer longtemps. Je ne risque rien puisque mon pari sera remboursé en cas de perte. Je fais un dépôt de trente euros sur le site qui se targue d'être le N° 1 des sites de jeux. Je mise sur la victoire d'une équipe de football roumaine, *a priori* favorite. Je peux regarder le match en direct. Sur l'écran, une petite fenêtre en haut à

droite, je suis l'évolution du score en Roumanie, un pays que je ne connais pas, dans un stade où je ne mettrai jamais les pieds. Et tout va pour le mieux. L'équipe favorite remporte le match. J'empoche quarante-cinq euros, ma mise initiale plus quinze de gain.

Je mise à nouveau, toute la somme. Cette fois en choisissant un pari combiné. Ce qui permet de multiplier les cotes et les gains potentiels. Mais aussi les risques de perdre. Si les résultats des trois matchs sur lesquels je viens de parier correspondent à mon pronostic, la mise sera multipliée par chacune des cotes. Mais il suffit qu'un des résultats s'avère différent du pronostic pour tout perdre. Je gagne cent quatre-vingts euros. Avant de quitter le bureau, je place tout ce que j'ai gagné sur un nouveau pari combiné. Sur le trajet du retour, je suis l'évolution des résultats à l'aide d'une application que je viens de télécharger. En sortant du métro, un match se termine. Le résultat ne correspond pas au pronostic. Je perds ce que j'avais gagné plus ma mise de trente euros.

Je marche vers mon domicile dans un état second, grisé. La journée est passée à toute vitesse. Je n'ai pas senti l'ennui me gagner comme chaque jour après le déjeuner. Je n'ai pas non plus ressenti cette langueur vers dix-sept heures, répétitions, balbutiements et vertige. L'excitation provoquée par le jeu m'a électrisé. Le trajet du retour, ces bousculades dans les couloirs, ces mines renfrognées des heures de pointe, ne m'ont pas pesé

autant qu'à l'ordinaire. Une ivresse aussi, dont je ne prends que lentement la mesure. J'ai bien sûr entendu parler des puissances d'internet, des rapports à l'ubiquité. Mais je ne les avais jamais éprouvées, ressenties aussi intimement. Cette après-midi, j'étais au bureau et ailleurs, au seuil d'un entre-monde. Dans le courant d'une vie parallèle où l'espace et le temps auraient changé de nature. Où la longue ligne droite effilée se serait densifiée par endroits. Une excroissance qui me donne le sentiment d'une dimension supplémentaire. La découverte d'une porte dérobée vers un horizon qui s'étire au-delà des cloisons modulables où vient buter quotidiennement mon regard.

4

Le lendemain, je boucle un épineux dossier vers onze heures. Je remets à plus tard le chantier « synthèse des entretiens annuels » et profite du temps qu'il reste avant le déjeuner pour grimper jusqu'au bureau d'Éric, au cinquième étage. Éric travaille aux produits financiers. Avec Franck, à l'informatique, Éric est l'un des collègues que je fréquente en dehors du cadre professionnel. Rares entités attachantes dans un environnement indifférent ou hostile.

Avant de monter dans l'ascenseur, j'ai consulté les cours de la Bourse. Michelin a perdu 2% et LVMH cinq. Ce qui se traduit par une perte globale de 3,8% depuis

le début de la semaine, dans un avachissement désastreux du CAC 40. Il y a six mois, Éric m'a recommandé quelques placements boursiers audacieux. Je regrette d'avoir suivi aveuglément ses conseils.

En arrivant au cinquième étage, je constate qu'il n'a pas l'air débordé. Les bras croisés derrière la tête, il se balance sur sa chaise les yeux fixés sur l'écran l'ordinateur. Éric est originaire d'une petite ville du nord de la France. Installé à Paris, il a développé un soin tout particulier pour son apparence, avec un goût prononcé pour les vêtements de marque. Et ce n'est pas la première fois que je le prends à faire les boutiques en ligne pendant les heures de travail.

— Trop chère cette veste, escroc. Attends les soldes. Éric émerge de sa torpeur. Il agite les bras en l'air, cherche à quoi il pourrait se raccrocher. Il doit effectuer un savant mouvement du bassin pour éviter la chute.

— Tiens, tiens. Monsieur Lenzi qui nous honore d'une visite. C'est moi que tu traites d'escroc ?

— Je me trompe ou il est tout pourri, le portefeuille d'actions que tu m'as fourgué ?

Éric désigne, avec un sourire en carton-pâte, un petit meuble en métal derrière la porte.

— Il y a un cahier, là, dans le tiroir, pour les doléances. Ça m'intéresse ce que pensent de nos produits les petits planqués des ressources humaines. Tu imaginais quoi ? Faire du 25% pour cent annuel ? C'est la crise, mon pote.